



Ecole Normale Supérieure
Département d'Histoire
45, rue d'Ulm
F 75230 Paris Cedex 05

François Menant
<http://www.histoire.ens.fr/-Francois-Menant-.html>

Séminaire « Campagnes européennes du Moyen Âge »

Année 2013-2014 du cycle de séminaires

« Les sociétés européennes au Moyen Âge : modèles d'interprétation, pratiques, langages », 2010-....

Avant-propos : origine, méthode et objet du séminaire 2013-2014

Vendredi 18 octobre 2013

1. Pourquoi ce séminaire ?.....	1
2. Quelques fils conducteurs du séminaire	2
La bibliographie	3
3. Questions de méthode : les mots et les choses	4
3.1. Un exemple des renouvellements actuels : dîme et <i>dominium</i>	4
3.2. Autre exemple du renouvellement des mots et des notions : l'espace	5
De l'espace, cadre de recherche, à la spatialisation, objet d'histoire	5
L'espace chez les médiévistes d'aujourd'hui : les champs de transformation de la notion	6
La distance critique.....	7
3.3. D'autres thèmes de recherche en cours de renouvellement (pour l'an prochain).....	8
Autour des formes de domination.....	8
Les temporalités et l'espace-temps.....	8
4. Mots et concepts : « représentations indigènes » et modèles des historiens	9
Retour sur les niveaux de l'analyse historique	9
Exemple de deux options entre réalité et langage: campus et vinea. « Le campus reste à défricher! »	10

1. Pourquoi ce séminaire ?

Le choix du sujet de cette année, les campagnes : pour renouveler l'approche des sociétés, qui est le fil conducteur du séminaire, après plusieurs années consacrées presque exclusivement aux villes, et essentiellement aux milieux populaires. L'air de la campagne rend libres ! Nous allons sortir des cadres d'enquête que nous avions nous-mêmes peu à peu élaborés, pour découvrir d'autres formes de rapports

sociaux –avec leurs fondements économiques dont ils sont indissociables, selon la saine doctrine que nous avons affirmée tout au début du séminaire, en 2010¹.

Ce thème des campagnes a en fait été choisi collectivement, au cours d'une école doctorale sur l'économie de la pauvreté, où quelques-uns d'entre nous s'étaient retrouvés à l'invitation de L. Feller, fin août. J'ai fait un peu de bibliographie au retour, et j'ai constaté qu'on avait beaucoup travaillé dans ce domaine ces dernières années, et que des pans entiers de savoir avaient été renouvelés (j'y reviens dans un instant). En ce qui me concerne, j'ai fait beaucoup d'histoire rurale en préparant ma thèse, selon le modèle classique de la monographie régionale en vogue à l'époque, « la terre et les hommes ».

Je place une première note historiographique, en passant : ma thèse, *Campagnes lombardes*, soutenue en 1988 et publiée en 1993, est un des derniers travaux d'une saison de la médiévistique française qui compte le *Mâconnais* de Duby (1953) (un peu différent quand même des autres thèses citées plus loin, en-dehors même du génie propre à Duby : beaucoup plus de social que d'économique), la *Picardie* de Fossier (1971), le *Latium* de Toubert (1973)².

Mais je me suis de plus en plus tourné ensuite vers les sociétés urbaines. Le séminaire de cette année est donc pour moi un *aggiornamento*. En fait je redécouvre les campagnes médiévales, qui ont beaucoup changé depuis que je les ai quittées : c'est un peu la même impression d'aller à l'aventure qu'à l'automne 2010 quand nous avons commencé à explorer les méthodes d'analyse sociale, et à les appliquer aux classes populaires des villes. En somme on change radicalement d'objet mais avec une ambition –et des incertitudes- comparables.

Comme les années précédentes, il s'agira de faire le point des connaissances, mais surtout de réfléchir ensemble sur des questions de méthode et des types de sources : comme cela a été le cas pour la société urbaine et ses milieux populaires, la société et l'économie des campagnes seront surtout pour nous un objet à propos duquel s'interroger : qu'est-ce que c'est que faire de l'histoire sociale du Moyen Âge ? Quelles sont les sources qui peuvent répondre à nos questions, et comment les analyser ? Quelles sources d'inspiration trouver dans l'historiographie existante, y compris celle d'autres périodes historiques (et, naturellement, d'autres pays que la France), et dans les autres sciences sociales ?

Le cadre du séminaire : dans un premier temps surtout français et méditerranéen – je commence par ce que je connais un peu-, mais il faudra élargir vers le Nord-Ouest : il y a une très riche historiographie britannique, belge, hollandaise, que je n'ai presque pas indiquée dans la bibliographie : je n'ai pas eu le temps de l'assimiler, et nous n'aurons sans doute pas le temps non plus cette année de faire plus que l'effleurer. Il faudrait y revenir l'an prochain, si, comme c'est probable, le séminaire reprend le thème des campagnes.

2. Quelques fils conducteurs du séminaire

Un objet premier du séminaire est de faire un tour d'horizon d'un domaine historique et de ses renouvellements historiographiques, au simple niveau de l'exposé des connaissances disponibles. Ce choix a fourni l'ossature de notre programme de l'année. Nous commencerons par une longue introduction et un module de trois séances sur les femmes autour de la visite de Kay Reyerson.

Le fil conducteur principal du reste de l'année sera le paysage rural : comment il a été modelé par l'homme, comment son exploitation sert de socle aux liens sociaux,

¹Pour les principes d'analyse que je suis, en particulier le parti-pris de réalisme, cf. l'introduction à la première année du séminaire, 2010-2011 : « *L'histoire du Moyen Âge, science sociale* », <http://www.histoire.ens.fr/Archives-du-seminaire-Les-societes.html> ; et j'y reviens un peu plus loin.

² Sur cette saison historiographique et sa fin, cf. l'article de Bisson, « *La terre et les hommes* », *a programme fulfilled?*

à l'organisation communautaire et aux rapports de domination. Nous verrons trois grands types de paysages, montagne, plaines irriguées, plaines sèches céréalières ; du bocage, quatrième grand type de paysage agraire européen, je parle un peu en introduction, et il faudra y revenir, peut-être seulement l'an prochain si, comme c'est probable, le temps manque. Cette mise en place d'une typologie des structures agraires occupera une bonne partie de l'année, et amènera à parcourir une riche historiographie qui va des *Caractères originaux* de Marc Bloch aux *Terres mouvantes* de Jean-Marc Moriceau.

Il faudra voir ensuite de grandes questions qui ont donné lieu à des analyses particulièrement pertinentes ces dernières années : pour le moment nous avons distribué les rôles pour traiter, par étude de cas, de la production d'objets et de leur commercialisation dans l'économie rurale (« l'industrie au village » : L1. To sur la draperie et C. Verna sur les bouchers, qui ont un éventail d'activités débordant largement la production de viande), et nous commencerons aussi à aborder les hiérarchies internes des sociétés paysannes (élites rurales : Ph. Lefevre et moi, C. Verna parle aussi en partie là-dessus, et F. Hautefeuille sur l'analyse réticulaire des élites rurales³).

D'autres thèmes, prévus à l'origine pour le 2^e semestre, seront en fait reportés à l'an prochain (voir ci-dessous, en fin d'avant-propos) : les prélèvements et l'exercice de la domination (dime/*dominium*, anthropologie du prélèvement seigneurial), la communication au village entre dominants et dominés (enquêtes et « voix des dominés », *parole dei sudditi*) et un approfondissement de l'examen des stratifications sociales qui aura commencé avec les séances sur les élites rurales. Le servage et les révoltes sont d'autres thèmes qu'il faudrait aborder. J'aurais voulu aussi développer dans une séance (13 décembre ?) l'invention de la notion de conjoncture par les médiévistes, qui est un des noeuds de l'histoire des campagnes médiévales.

Sur toutes ces questions les médiévistes ont beaucoup travaillé depuis, disons, les années 90 ; parfois le renouvellement est encore plus récent, et il est encore en cours dans presque tous les secteurs que nous considérerons. D'où une certaine difficulté parfois à identifier les voies les plus récentes de la réflexion collective. Je vais y revenir à propos de la dime et du *dominium*.

La bibliographie

Avant d'aller plus loin, regarder la liste de livres utilisés pour l'avant-propos et l'introduction. J'ai renoncé à développer les sources, à grand regret : on les retrouvera en cours d'année.

En fait, il ne s'agit pas d'une bibliographie d'orientation, mais de la liste de tous les livres que j'ai cités, même s'ils ne sont pas centraux dans notre propos : des thèses traditionnelles par ex., pour qu'on puisse repérer de quoi je parle et pour esquisser un paysage d'ensemble de la recherche.

La bibliographie est presque exclusivement francophone, comme mon introduction qui part essentiellement de lectures en français et sur la France (comme dit ci-dessus). On élargira ensuite.

En caractères gras, des livres qui ont orienté durablement la recherche :

- Bloch (avec la préface de Toubert qui trace un ample cadre de ce rapport entre histoire rurale médiévale et géographie, en France et en Allemagne (et un peu en Angleterre) à l'époque où le jeune Bloch écrivait *Les caractères originaux* (1931),
- Moriceau, *Terres mouvantes*,
- Duby, bien sûr,

³ F. Hautefeuille et B. Jouve, « La définition des élites rurales au carrefour des approches historiques, anthropologiques et mathématiques », et plusieurs autres articles de Hautefeuille *et al.* sur des sujets voisins.

- sur la Méditerranée, Braudel Méditerranée et aussi *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle* (1967, complété 1979)⁴,
- sur la Méditerranée encore, Purcell et Horden (même si, comme Braudel, ils débordent les seules campagnes), un livre stimulant –agaçant parfois- et trop peu connu des médiévistes français, auquel je voudrais consacrer une séance.
- et l'excellent petit *Cursus de Leturcq*.
- *L'économie médiévale* de la collection U, qui commence seulement à prendre quelques rides : nous intéresse surtout la deuxième partie, « La croissance (milieu Xe-début XIVe siècle) », une solide synthèse due (sauf deux passages sur la monnaie) à J.-L. Sarrazin.
- j'ai aussi voulu citer dans ces ouvrages de référence un livre d'Higounet, en hommage à un maître de l'histoire rurale française. Comme il a écrit plusieurs ouvrages intéressants mais pas de synthèse, le choix était difficile ; j'ai choisi un recueil d'articles, genre où Higounet excellait. Mais il s'agit plutôt d'orienter le lecteur vers son œuvre, un peu oubliée aujourd'hui.

Même en limitant la thématique, j'ai renoncé à bien des ouvrages intéressants et/ou utiles mais pas aussi fondamentaux: par ex. les nombreux manuels sur le paysan médiéval, des manuels de Fossier toujours utiles (mais il y en a trop et il faut désormais les lire avec du recul), comme ceux, injustement méconnus, de Sivéry (voir les deux titres cités en bibliographie et Introduction 1.2. b, sur les plaines céréalières).

3. Questions de méthode : les mots et les choses

3.1. Un exemple des renouvellements actuels : dîme et *dominium*

La réflexion autour de **la dîme** est intense ces dernières années, après un long sommeil : c'était un sujet plutôt traditionnel, cantonné dans l'histoire religieuse – ecclésiale plus exactement- recouvrant un peu l'histoire de la seigneurie. Un premier renouvellement de la question de la décimation, plus classique que le suivant, ou plus économiste : le volume de Flaran (et à l'arrière-plan la réflexion sur l'économie ecclésiale, qui se développe dans des sens divers, trop loin de notre sujet pour que je développe).

Avec Lauwers le sujet de la dîme s'élargit au *dominium*, l'ensemble des formes de domination au croisement de la possession foncière et du prélèvement, du sacré dans ses rapports avec le remodelage de l'ordre social, et de la spatialisation : territoires de décimation, rôle nouveau du cimetière et de l'église dans la réflexion sur l'organisation spatiale des campagnes, se substituant à l'*incastellamento* : on parle d'*inecclesiamento*. Les archéologues ont leur part dans ces nouveaux questionnements : on verra là-dessus le volume *La dîme* de Lauwers, et le séminaire EHESS de Lauwers avec Iogna Prat (et un peu Mazel) : *Des « choses sacrées » et de la circulation des biens avant le marché : pour une histoire du « dominium » ecclésial au Moyen Âge*⁵.

Extrait de la présentation du séminaire de Lauwers⁶:

Comme en 2011-2012, le séminaire portera sur les modalités d'inscription de l'Église médiévale au sein des structures sociales. En référence aux catégories utilisées par les clercs du Moyen Âge, selon lesquels l'*Ecclesia* résidait dans des « personnes » (*in personis*), dans des « lieux » (*in locis*) et dans des « biens » (*in rebus*), il s'agit de s'intéresser à la manière dont les clercs ont structuré la société en

⁴ 1 *Les structures du quotidien* 2 *Les jeux de l'échéance* 3 *Le temps du monde*

⁵ Lauwers parlera aussi cette année à une séance du séminaire de L. Feller à Paris-1.

⁶ <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2012/ue/811>.

pensant de manière inédite et en organisant les relations entre les « personnes » ; d'observer la façon dont l'Église s'est ancrée en des « lieux » spécifiques, hautement valorisés, qui ont polarisé l'espace ; de s'attacher au rôle de l'Église dans la circulation des « biens » au sein de la société. Le séminaire de l'année 2011-2012 (intitulé : « Où réside l'Église ? ») a porté sur la question des « lieux ». En 2012-2013, on envisagera celle des « biens », en nous appuyant sur le renouveau actuel des études relatives aux formes médiévales de l'économie, attentives au rôle qu'y joua l'institution ecclésiale.

On s'attachera ainsi aux processus d'accumulation et de redistribution des richesses au sein d'une société qui ne connaissait pas le « marché » et dans laquelle les clercs définirent un bon usage des richesses, élaborèrent un lexique, puis une idéologie de la circulation et de la redistribution des biens, tout en contrôlant une part importante des terres, des transferts et des échanges au sein de la société. Les séances seront articulées avec celles du séminaire de Dominique Iogna-Prat, « Pour une histoire sociale de l'Église médiévale ».

3.2. Autre exemple du renouvellement des mots et des notions : l'espace

De l'espace, cadre de recherche, à la spatialisation, objet d'histoire

L'exemple de la dîme nous enseigne que le renouvellement de l'historiographie passe par le déplacement d'un concept à l'autre : dans ce cas, de la dîme au *dominium*. Le cas de la dîme nous amène aussi ici à un autre champ de recherche très pratiqué actuellement, celui de l'espace. Dans ce secteur aussi on assiste à un déplacement des concepts : de l'espace, on est passé à la spatialisation. Le changement de terminologie est associé à l'usage que font les historiens d'aujourd'hui de la notion d'espace, usage plus exigeant que par le passé, qui inscrit comme préalable qu'"au regard de l'historien il n'est d'espace que social et culturel" ⁷. Cette exigence croissante se traduit par le recours à la notion de « spatialisation », devenue l'un des mots fétiches du médiéviste du début du XXI^e siècle. Deux grands médiévistes travaillant sur des domaines assez différents ⁸, Jean-Pierre Devroey et Michel Lauwers, ont associé leur compétence pour définir cette nouvelle signification de l'espace. Je reprends leur propos, très important pour l'orientation de ce séminaire ⁹ :

« Les monographies d'histoire régionale, se réclamant généralement de rapports privilégiés avec la géographie, n'ont pendant longtemps envisagé l'espace que comme un décor, certes indispensable à l'étude des sociétés du passé mais distinct des configurations sociales et relativement peu contraignant. Un grand livre centré sur un espace spécifique, *La Méditerranée et le monde méditerranéen* de Fernand Braudel (publié en 1949), n'a pas, sur ce point, fondamentalement changé la donne. C'est à partir des années 1970 qu'un nouveau paradigme s'est progressivement mis en place dans un certain nombre de sciences sociales. Henri Lefebvre en a alors tiré toutes les conséquences, en défendant l'idée que le mode de production « produit » son espace et son temps et en appelant les chercheurs à s'intéresser à la manière dont les sociétés « produisent » leur espace ¹⁰. C'est à ce moment que se sont

⁷ J.-P. Devroey et M. Lauwers, « L'«espace» des historiens médiévistes », p. 437.

⁸ Que nous définirons, très grossièrement, comme l'économie du haut Moyen Âge (Devroey) et les structures ecclésiales (Lauwers).

⁹ J.-P. Devroey et M. Lauwers, « L'«espace» des historiens médiévistes », p. 456-457. Une fois de plus (cf. l'introduction au séminaire 2010-2011) je reprends mot pour mot un passage de Devroey : l'ampleur de vues et l'efficacité de ses propos sont insurpassables.

¹⁰ Devroey et Lauwers font ici référence à H. Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, 1974. L'œuvre prolifique d'Henri Lefebvre (surtout produite des années 60 à sa mort en 1991), d'inspiration marxiste critique et libertaire, se situe au carrefour de l'anthropologie sociale et de l'urbanisme, après quelques travaux de sociologie rurale sur les

diffusés et imposés en de nombreuses disciplines le terme même d' « espace » puis ceux de « spatialité » et de « spatialisation ». D'abord utilisées par les géographes, les anthropologues et les sociologues, ces notions et les démarches auxquelles elles étaient attachées ont été plus tardivement –parfois même très récemment– adoptées par les historiens. L'approche spatiale est en tout cas devenue dominante, au point que certains commentateurs ont pu parler d'un *spatial turn*, dont l'impact (pour ne pas dire l'impérialisme) et les implications dans le domaine des sciences sociales pourraient être comparés au *linguistic turn* des années 1960 ».

Le statut de l'espace, dans la pensée des médiévistes, est en somme passé de celui de cadre de leur recherche à celui d'objet même d'une partie de cette recherche.

L'espace chez les médiévistes d'aujourd'hui : les champs de transformation de la notion

Devroey et Lauwers distinguent¹¹ trois champs principaux où se manifeste cette évolution : la territorialité, l'habitat et l'occupation du sol, et les représentations de l'espace, dans le paysage surtout. Le deuxième point fera l'objet de longs développements dans cette introduction et dans des séances de séminaire, le dernier nous concerne moins. Je vais en revanche insister ici sur la question des « territoires » et de la « territorialité ». Elle a été passablement renouvelée ces dernières années, et Devroey et Lauwers identifient deux grandes directions dans cette évolution.

La première de ces directions concerne la formation et la pluralité des territoires dans lesquels se situent les individus et les communautés. Nous aborderons ce thème avec Samuel Leturcq, dans son étude des terroirs agraires de Beauce (« terrouers » en dialecte beauceron), et avec Florent Hautefeuille, dans son analyse réticulaire des rapports sociaux au sein des communautés rurales et de leurs élites. On pourrait aussi évoquer dans le même ordre d'idées la définition des paroisses comme territoires : on admet maintenant qu'il y a une époque où les territoires paroissiaux ne sont pas clairement délimités, où la paroisse est plutôt un réseau entre ses membres. La même démarche s'est introduite pour les circonscriptions publiques, qui relèvent plutôt de l'histoire politique et institutionnelle¹² : qu'est-ce par exemple que le *comitatus*, à telle ou telle époque –IXe, XIe, XIIe s.¹³? une circonscription de type moderne, bien délimitée sous une autorité centrale reconnue ? ou plutôt une coalescence de lien social, un ensemble de relations personnelles aggloméré autour d'une personnalité centrale, le comte ? Nous disposerons déjà, avec la méthode d'analyse réticulaire de F. Hautefeuille, d'un bon outil pour comprendre comment se définissent ces solidarités locales.

Devroey et Lauwers rassemblent ensuite, comme deuxième forme de la territorialité dans l'historiographie actuelle, d'autres concepts qui permettent de saisir l'organisation sociale de l'espace et commencent à être largement utilisés par les médiévistes. Ils ressortissent en fait à des champs assez différents : la « centralité », la « zone d'influence », les réseaux¹⁴, et enfin la « distance critique ». Il s'agit en

Pyrénées. Il appelle (dans *La survie du capitalisme. La reproduction des rapports de production*, 1973, et dans les trois volumes de *Critique de la vie quotidienne*, dont le deuxième est sous-titré *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*) à une transformation des habitudes de la vie quotidienne, qui sont selon lui les vecteurs de la reproduction sociale imposée par le capitalisme et des rapports de domination qui l'accompagnent. Ces idées ont notamment inspiré, après mai 68, l'Internationale situationniste. C'est surtout le thème de la «production de l'espace» par les sociétés, récurrent dans l'oeuvre de Lefebvre, qui nous intéresse ici.

¹¹ J.-P. Devroey et M. Lauwers, « L'«espace» des historiens médiévistes », p. 439-443.

¹² Nous retrouverons cette orientation de recherche dans une des tendances actuelles de l'étude des seigneuries (que nos n'aborderons sans doute pas avant le séminaire 2014-2015).

¹³ Cf. le colloque *Il comitatus e l'organizzazione del territorio nell'Italia centrosettentrionale (secoli IX-XVI)*, Pise, juin 2005, resté inédit.

¹⁴ Les notions de centralité et de zone d'influence mériteraient aussi une analyse ici, mais Elles sont plus familières aux médiévistes ; nous en reparlerons d'ailleurs sans doute en cours d'année à propos des échanges commerciaux

somme de modes d'analyse qui se substituent à l'analyse structurale des années 70 et 80¹⁵, ou plutôt la complètent : les structures sociales et économiques existent toujours mais on a des façons différentes de les aborder. « La naissance du village » par exemple est bien plus complexe et problématique aujourd'hui qu'au temps de l'*incastellamento*, de l'encellulement et des premières fouilles de « villages désertés ».

La distance critique

Parmi les notions relevées par Devroey et Lauwers, nous avons choisi d'insister ici sur la distance critique¹⁶, dont l'usage, inauguré par quelques études, pourrait se répandre dans les études rurales¹⁷. La distance critique est « la distance nécessaire et suffisante pour séparer deux catégories dont la cohabitation est jugée indésirable par les intéressés ». La notion a été établie par le sociologue Edward T. Hall à partir des comportements des animaux, chez lesquels la distance critique « couvre la zone étroite qui sépare la distance de fuite de la distance d'attaque » ; Alain Ferdière émet les réserves méthodologiques indispensables à la transposition de cette notion dans les études historiques, et la transforme en « une idée, plus familière à l'historien, qui est celle de rejet ou a contrario d'assimilation, d'intégration, ou encore plus simplement de séparation (dedans/dehors) »¹⁸. Chez les humains, la distance critique devient un produit culturel, variant d'une société à l'autre. Elle peut être matériellement importante (un no-man's land frontalier entre deux communautés) ou infime (la distance corporelle que la bonne éducation impose de conserver envers son voisins de table), mais elle est toujours définie par une coutume, un usage, tacite ou explicite. Galinié¹⁹ prend l'exemple des relations des chanoines avec les femmes, régies par un principe de distance critique qui vise à empêcher tout contact et qui s'applique par exemple dans l'interdiction ou la restriction de l'accès au quartier canonial. Cet aspect topographique est important pour notre réflexion sur les structures agraires : nous allons dans un instant retrouver dans un contexte agraire, avec les règles de vaine pâture mises en évidence par Leturcq à Toury, l'équivalent de la limitation de l'accès féminin aux quartiers canoniaux.

Pour comprendre comment ce type d'analyse peut s'appliquer aux campagnes médiévales, on recourra aux travaux issus d'une petite série de séminaires organisés par des archéologues et historiens médiévistes de Tours il ya une dizaine d'années²⁰. Ils ont commencé par recenser les éléments théoriques de la distance critique telle que peuvent l'identifier dans leurs sources historiens et archéologues du Moyen Âge. Un article d'Henri Galinié –archéologue médiéviste tourangeau « compagnon de route » habituel des historiens- s'est chargé d'exposer ce recensement²¹. Une fois tenu compte de son caractère fortement théorique, cet article s'avère important pour la réflexion que nous menons cette année. Bien plus précieuse encore cependant est l'application pratique qu'a faite de la théorie de la

intra-ruraux. Quant aux réseaux, ils seront traités par Hautefeuille sous un angle méthodologique qui nous dispense d'y insister ici. Rappelons aussi qu'ils ont été abordés au séminaire en 2010-2011.

¹⁵ P. Toubert, *Les structures du Latium...*

¹⁶ J.-P. Devroey et M. Lauwers, « L'“espace” des historiens médiévistes », p. 440, avec la référence (n.16) aux travaux du séminaire de Tours, particulièrement l'article de Galinié qui m'a servi de point de départ pour ce qui suit

¹⁷ Elle est déjà opérationnelle dans les travaux sur les élites du haut Moyen Âge.

¹⁸ A. Ferdière, « La “distance critique”: artisans et artisanat dans l'Antiquité romaine et en particulier en Gaule ». Alain Ferdière est un archéologue de la Gaule romaine, travaillant à Tours.

¹⁹ H. Galinié, « Utiliser la notion de “distance critique”... ». Voir ci-dessous.

²⁰ Et restés un peu confidentiels, mais aujourd'hui accessibles grâce à internet : *Les petits cahiers d'Anatole*, site du laboratoire “Archéologie et territoires” de Tours (UMR 6575), <http://www.univ-tours.fr>.

²¹ H. Galinié, « Utiliser la notion de “distance critique” dans l'étude des relations socio-spatiales». Les notions que j'expose ci-dessous sont, sauf mention contraire, tirées de cet article.

distance critique Samuel Leturcq, dans un article qui permet de surmonter la raideur théorique de celui de Galinié²². Leturcq applique la théorie de la distance critique au terroir de Toury, en Beauce, qu'il était alors en train de disséquer pour sa thèse : il analyse cartographiquement les déplacements des agriculteurs (eux-mêmes divisés en deux catégories selon leur richesse et leur résidence, au village ou dans les hameaux) et ceux des bergers de moutons (l'autre grande activité de Toury après la céréaliculture) qui pratiquent la vaine pâture selon une coutume minutieusement fixée. Cet article est exemplaire de ce que peut nous apporter un maniement habile du concept de distance critique, a priori plutôt aride, lorsqu'il est appliqué à un terrain parfaitement connu comme Toury l'est de Leturcq²³.

3.3. D'autres thèmes de recherche en cours de renouvellement (pour l'an prochain)

Autour des formes de domination

D'autres thèmes qui se sont beaucoup renouvelés concernent les rapports de domination et d'exploitation dans les campagnes. Notre programme de cette année sur les structures agraires est devenu si copieux que nous les repousserons à 2014-2015, en les associant si possible à un retour sur les formes de domination et les clivages sociaux, plutôt urbains, que nous avons étudiés par le passé. Il faudra alors aborder les renouvellements en cours dans l'historiographie du pouvoir seigneurial : le *dominium* et les « voix des dominés », pour ne citer que ces deux thèmes à la mode, sont assez loin de la classique triade chère à Duby, seigneurie foncière, banale, personnelle. La seigneurie est aussi un bon exemple de la diversité actuelle des approches sur certains grands sujets. Certains auteurs insistent sur la dérivation publique du pouvoir seigneurial, comme Martin Aurell dans les domaines Plantagenêt et d'autres historiens en Italie. Dans certains secteurs de la péninsule, la présence impériale se maintient jusqu'au XIV^e siècle, parallèlement aux autonomies communales. En Italie aussi, reste bien présent l'héritage de Violante, proche de la typologie de Duby et en même temps de la *Herrschaft* allemande. Citons encore, parmi les voirs de renouvellement, les recherches sur la violence et l'humiliation comme moyens de pouvoir, qu'a illustrées Smail l'an dernier sur les confiscations et qui sont aisément transposables en milieu rural. Mais tout cela sera pour l'année prochaine.

Autre grand champ d'innovation, déjà assez ancien mais toujours riche de possibilités : l'anthropologie du don et du contre-don, des « générosités nécessaires », et celle, plus récente, de la violence (déjà entrevue ci-dessus avec Smail) renouvellent la question du prélèvement et de la domination seigneuriale. Un moment important en ce domaine, il y a déjà 40 ans, a été le virage de Duby entre *L'économie rurale...* (1962) et *Guerriers et paysans* (1973) : le premier est très classique, Duby y met au premier plan le mode de production, dans une lignée à la fois malthusienne, proche de Postan, et marxiste, proche de Hilton ; dans le second il privilégie le prélèvement et la violence qui l'accompagne, et c'est lui qui frappe la formule « générosités nécessaires » qui sera, bien plus tard, au centre du courant historiographique de la « réciprocité », illustré par Reyna Pastor et Ana Rodriguez²⁴.

Les temporalités et l'espace-temps

Il faudrait encore mentionner la modification des temporalités, des chronologies : le cas le plus fracassant de transformation d'une chronologie admise est la mutation

²² S. Leturcq, "Territoire du laboureur, territoire du pasteur...".

²³ Autre application, dans un domaine qui nous concerne moins directement : A. Ferdière, « La "distance critique" : artisans et artisanat dans l'Antiquité romaine ...».

²⁴ Pastor et Rodriguez, «Générosités nécessaires... ».

de l'an mil. Elle tenait une place centrale dans l'histoire rurale telle qu'on la faisait jusqu'aux années 90 : début de la croissance, et en même temps du prélèvement seigneurial et du servage, naissance du village et du château... Elle a été pourfendue au profit d'une évolution moins brutale, et récemment remplacée (en somme) par la révolution grégorienne, qui placerait pour l'organisation sociale un tournant autour de 1100, au sein d'une plage IXe-XIIe s. (qui correspondrait à peu près au « 2^e âge féodal » de M. Bloch, avec institutionnalisation des pouvoirs : seigneurie, hiérarchie féodale se structurant autour des princes territoriaux et des rois), comme pour l'organisation religieuse (structuration des diocèses et de paroisses...)²⁵.

Le programme « conjoncture de 1300 en Méditerranée »²⁶ concerne aussi beaucoup la temporalité : est-ce que c'est la peste qui déclenche la crise ou est-ce que celle-ci commence déjà avant, plus ou moins insidieusement, au fil des disettes qui se succèdent depuis les années 1270 ? et est-ce que 1300 est vraiment une crise ? cf. la discussion dans le colloque *Crises et reprises* de septembre 2013²⁷.

Enfin le temps et l'espace sont réunis dans l'« espace-temps », notion que l'on commence à appliquer à des réalités médiévales comme le *mensaticum*, cycle mensuel d'approvisionnement de Cluny par ses domaines, chargés l'un après l'autre de fournir la nourriture aux moines, ou les cycles de foires (*feria*, qui désigne normalement une mesure de temps, est ici appliqué à un lieu), ou encore, plus proche de nos campagnes, le journal, mesure de surface correspondant à une durée de travail²⁸.

4. Mots et concepts : « représentations indigènes » et modèles des historiens

Retour sur les niveaux de l'analyse historique

J'achève ce préambule en soulignant que, comme c'était le cas quand nous avons étudié les sociétés urbaines, nous nous préoccupons beaucoup de questions de méthode et notamment de vérifier ce que signifient les mots et les concepts aux différents niveaux de langage que nous avions définis. Je reprends l'inusable introduction au séminaire 2010-2011²⁹ : « L'analyse historique se décompose en trois niveaux : le réel, les représentations (« représentations sociales » -au pluriel ou au singulier- ou « représentations indigènes »), les modèles construits par les historiens ».

On se place ici dans une conception réaliste de l'histoire : on suppose (ou en d'autres mots on part de la conviction) que le « tout » social a bien une réalité³⁰ : c'est le « fait social total », formé par l'ensemble des acteurs, leurs interactions et les cadres et les modalités qu'ils donnent à celles-ci. La réalité du tout

²⁵ Cf. F. Mazel à la Semaine de l'histoire et l'ENS le 22 octobre 2013 et son article dans *L'Histoire*, fin 2012.

²⁶ M. Bourin, S. Carocci, F. Menant et L. To Figueras, « Les campagnes de la Méditerranée occidentale autour de 1300... » ; M. Bourin et F. Menant, « Avant-propos. Le programme de recherche 'La conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale' (2004-2008) », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale*. Actes du colloque de Rome (27-28 février 2004) (« La conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale », I), Rome, 2011 (Collection de l'École française de Rome, 450), p. 2-8 (en ligne : [http://www.histoire.ens.fr/IMG/file/Menant/01 - Bourin - Menant \(Avant-Propos\).pdf](http://www.histoire.ens.fr/IMG/file/Menant/01 - Bourin - Menant (Avant-Propos).pdf))

²⁷ « La formation de l'espace économique de la Méditerranée médiévale... ».

²⁸ Je tire ces exemples de Devroey et Lauwers, p. 435-436, qui montrent aussi que *spatium* peut indiquer une durée aussi bien qu'une longueur ou une surface.

²⁹ En ligne :

<http://www.histoire.ens.fr/IMG/file/Menant/Menant,%20Introduction%20au%20s%C3%A9minaire%202010-2011,%20Soci%C3%A9t%C3%A9s%20m%C3%A9di%C3%A9val%20et%20mod%C3%A8les.pdfIntro> 2010, p. 8 : II- Réalités sociales, représentations indigènes et représentations scientifiques ; questions de vocabulaire. 1. Les trois niveaux de l'analyse historique.

³⁰ Cf. Devroey, *Puissants et misérables....*

social permet de l'analyser et de comparer la reconstruction que nous nous en faisons à celle que donnent les contemporains. On appellera cette dernière, conventionnellement, « représentations sociales » -au pluriel ou au singulier-. Pour bien les distinguer des reconstructions des historiens, je les désignerai souvent comme des « représentations indigènes », en reprenant une notion courante des ethnographes, dans laquelle le terme « indigène » n'a évidemment rien d'éthnique ni de péjoratif.

Comme pour les séminaires tenus par le passé, j'ai choisi pour celui de 2013-2014 l'option réaliste. Un bon exemple de l'application de ce choix :

Exemple de deux options entre réalité et langage: campus et vinea. « Le campus reste à défricher! »

« Vinea » a été discuté par Alain Guerreau en forme de critique radicale poussant le *linguistic turn* dans ses extrêmes conséquences³¹ : tout est langage, impossible d'atteindre une réalité médiévale. Le sophisme de cette proposition a bien été éclairci par Pierre Savy dans son compte-rendu³², dont je donne un extrait ci-dessous :

« La sémantique est la marotte de Guerreau – le sens des mots, les erreurs de traduction, ce qu'un mot désigne dans un texte médiéval et ce que l'on comprend ; son morceau de bravoure concerne la vigne: on apprend ainsi que « traduire *vinea* par vigne est une parfaite niaiserie » ; « il n'y a pas [...] de mot qui soit, même de loin, un équivalent acceptable du terme *vinea* dans une charte du XIe siècle. » Par l'aspect, par le travail des hommes, par le produit final, la vigne du XIe siècle diffère de la vigne du XXe. La deuxième étape de ce passage consiste à rappeler que, de plus, *vinea* est saturé de connotations bibliques, pour le scripteur (un moine du XIe siècle), et que le vin est le sang du Christ – donner une vigne pour le salut de son âme renvoie à cela. **Il faut rejeter l'idéenette qu'une vigne est une vigne**, ce qui est faux à tout point de vue, même biologique. Mais le problème est que l'on ne doit pas traduire ce texte ! Pareil « examen de l'intraduisibilité » aurait pu porter sur maint autre mot concret, précise Guerreau, qui conclut à raison sur l'importance de la lexicographie et de la sémantique, mais n'offre guère de solutions à qui se poserait, naïvement (niaisement ?), la question de la traduction, par exemple dans une dimension pédagogique tout à fait étrangère au livre».

L'option Guerreau est suicidaire et constraint l'historien à se taire. D'ailleurs lui-même se tait presque constamment depuis qu'il a publié ce texte sur *vinea*.

Nous choisissons au contraire clairement l'option réaliste, qui débouche sur un vrai travail d'analyse, celui qui a été proposé par Didier Panfili dans une journée d'études de 2011, et réalisé au colloque *campus* de déc. 2012³³ :

« En Europe occidentale, le mot *campus* a parfois envahi la toponymie au point de donner son nom à des régions entières (Champagne, Campanie). Les mots campagne et champ en sont directement issus, ou encore, parmi d'autres, campement ou champion. **Mais qu'est-ce qu'un *campus* au Moyen Âge ? À première vue, la question peut paraître aussi surprenante que saugrenue** lorsqu'on l'applique à la société médiévale, fondamentalement rurale et agraire. Les cartulaires nous fournissent de manière très inégale des occurrences du mot *campus* que les médiévistes traduisent par champ. **Autant l'habitude a été prise d'insérer dans la prose des historiens certains termes en langue latine – *miles, castrum, villa*, etc. – parce que leur interprétation pose problème, autant *campus* ne fait pas l'objet d'une telle attention tant il paraît transparent aux yeux des chercheurs.** Et pourtant, aussi évidente que semble être la réponse à la question initiale, les actes de la pratique offrent des éléments qui permettent, avec une continuité remarquable tout au long du Moyen Âge, de porter un regard particulier sur le *campus*, cette étendue de terre qui n'est ni nécessairement cultivable, ni n'importe quelle étendue de terre. Or, ce mot n'a fait l'objet d'aucune étude poussée. Le *campus* reste donc à défricher ! »

On ne saurait mieux conclure.

³¹ A. Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain...*

³² Cf. le CR de Pierre Savy, « Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain...* ».

³³ Cf. D. Panfili, « *Campus. Proposition d'axes de recherche* ». Une troisième session a eu lieu en novembre 2013.